

Au Sénégal, ce 10 fevrier 1751.



Messieurs,

Je profite du départ inattendu d'un petit Batiment pour vous écrire cette lettre au sujet des nouvelles que m'ont donné tout récemment mes Parans; car je n'ai point encore reçu votre réponse à ma dernière.

Ils m'ont appris que vous aviez eu la bonté d'obtenir de la compagnie en ma faveur une place de Naturaliste à l'Isle de Bourbon, aux appointemens de deux mille livres. Ce poste est assurément bien gracieux et vous me rendez tellement redevable par vos bienfaits, que je ne sçais de quelle façon je pourrai m'acquitter des obligations que je vous ai et vous en marquer ma reconnaissance: mais la destinée qui traverse toujours les desseins les plus grands s'oppose à ceux que j'avois formé. Les grands voyages que je m'étois proposé, me deviennent impraticables, et seroient ma perte, si je voulois les entreprendre; et il est heureux pour moi de ne m'être pas éloigné davantage de l'Europe: car l'antipathie qui est entre mon coeur et la mer est si grande et si marquée que nous sommes continuellement en guerre l'un avec l'autre, et que pour peu que je sois sur cet élément, il semble que chaque flot pâr les soulèvements de coeur et pâr les coliques continuelles qu'il me cause, me crie et me répète sans cesse ces mots (Eloignes toi de mon Empire téméraire, sinon tu y trouveras ta perte). Une chose qui paroitra d'abord surprenante et qui semblera outrée, c'est de s'ire qu'après tous les voyages que j'ai fait depuis que je suis ici,

tant grands que petits, je ne sois pas plus fait à la Mer que si je m'embarquois pour la première fois: cependant il est constant que je n'en ai fait aucun même dans les traversées d'une à deux heures de temps que je n'aye éprouvé les cruelles douleurs du Mal de Mer, même sur la Rivière, pour peu qu'elle fût agitée. Le nombre des voyages que j'ai fait suffit pour faire à la Mer un tempérament qui doit s'y faire; et c'est ce qui me confirme que jamais je ne pourrai m'y bien porter; car mon tempérament étant des plus bilieux; il est constant que tant que ce principe existera en moi, la Mer y trouvera à combattre. Jugez par-là à quoi je me trouverois réduit, s'il falloit faire des voyages de 4 à 6 mois plus ou moins. Vous devez croire que les élancements émotiques que m'a causé ce mal cruel (et peut être un des plus cruels que l'on connoisse au monde) ont bien affaibli mon tempérament par les fréquentes occasions que je lui ai donné d'agir sur moi; il y auroit donc une imprudence non pardonnable à moi d'entreprendre davantage aucun voyage sur Mer, tel qu'il puisse être. Il est vrai cependant qu'à ce mal près et le défaut de bonne nourriture le Pays chaud me convient mieux qu'à qui que ce soit, et que tant que j'ai resté sur la terre ferme, je me suis porté un des mieux d'ici: c'est assurément une bonne qualité de tempérament dans un voyageur; mais il lui faudroit ajouter à celle-là, celle de pouvoir supporter la Mer. Il n'est pas douteux que si à toutes les fatigues que j'ai essuyées ici, j'ajoutois encore un long voyage sur Mer, il ne me fût très pernicieux: le retour seul en France, tout attrayant et

agréable qu'il doit être pour moi, me fait encore trembler, lorsque j'envisage la vaste étendue de Mer qu'il faut parcourir pour y arriver, et les maux que cet élément me prépare.

Si la Mer m'étoit aussi favorable que le désir que j'ai de voir les Pays étrangers est grand, je me croirois l'homme du monde le plus fortuné, dans les heureuses dispositions que je me connois; je me serois dispensé de vous écrire pour cette fois et j'aurois suivi avec un plaisir infini tous les voyages dont je vois que vous ouvréz les chemins; mais ne pouvant vaincre cet obstacle malgré tout les efforts que j'ai fait, j'ai cru qu'il étoit à propos de vous écrire tout ceci avant que vous eussiez fait aucunes démarches pour ce qui regarde les voyages auxquels vous me destinéz et vous donner une idée des arrangemens que j'ai pris en conséquence de cette répugnance pour la Mer. Les voici:

1°. s'il étoit possible que le poste que la compagnie vous a accordé pour moi à l'Isle de Bourbon fût transféré au Sénégal avec les mêmes avantages, qu'elle me donnât ici quelque titre comme celui de Conseiller, et me destinât un Bâtiment (je veux dire un Bateau) à mon usage; non seulement j'éviterois un voyage dangereux, mais encore je pourrois espérer d'épuiser ce Pays au bout de quelques années, et peut-être y faire des découvertes utiles à la compagnie, surtout à Gambia qui est un des plus beaux Pays et des plus fertiles qu'il y ait peut-être au monde, où tout est inconnu et où je souhaiterois pouvoir retourner avec l'agrément de la compagnie, et un Bâtiment qu'elle ordonneroit à mon usage pour parcourir cette

Rivière. Cette demande vous paroîtra peut-être un peu étendue et comprendre trop d'articles; mais il est très certain que la compagnie ne peut faire sans qu'il lui en coûte beaucoup plus et il seroit à souhaiter que chaque employé de ce comptoir ne fît pas plus de tort à la compagnie par son commerce particulier et par ses autres intrigues, qu'il ne lui en coûteroit pour m'accorder ce que je viens de vous marquer; d'ailleurs la compagnie pourroit être dédommée bien avantageusement de ces petites dépenses, si je découvrois quelque chose qui fût pour elle un objet de commerce.

2: S'il se présentoit en Europe quelque place qui me fixât, ou qui exigeât de voyager dans l'Europe, ce parti me pourroit être plus convenable que tout autre, étant déjà assez épuisé par la fatigue de la Mer. Peut-être qu'un ouvrage tel que celui que j'ai fait ici, et qui actuellement se trouve à l'égard des Plantes en comprendra à peu près autant que la flora Zeylanica, mais décrites avec un peu plus d'exactitude et outre cela un pareil nombre d'animaux me seroit utile en pareille occasion en me faisant connoître.

Supposé que de ces deux partis que je vous propose ni l'un ni l'autre ne pût avoir lieu, le pis aller seroit en attendant, ou de rester comme je suis, ou de suivre quelque voyage pour le Roy dans les terres les plus proches de l'Amérique.

C'est user un peu librement du choix que vous me laissez faire de ce qui conviendra le mieux à mon tempérament: j'espère cependant que la part que vous prenez à ce qui me regarde mon avancement, et à ma conservation ne vous fera rien entreprendre qui soit préjudi-



ciable à ma santé. Vous voyez d'ailleurs que l'envie d'acquérir une connoissance plus parfaite des Pays étrangers est toujours égale en moi, puisque je désirerois pouvoir rester dans ce mauvais Pays, plutôt que de m'exposer à recommencer des voyages qui me seroient infailliblement pernicieux.

Je vous prie de ne me point oublier pour ce que je vous ai mandé dans ma dernière lettre et de vouloir bien y ajouter une instruction sur la manière dont on tire l'Indigo de la Plante, et dont ensuite on communique cette teinture aux toiles, et un petit livre qui traite de la façon de tirer en général les couleurs des végétaux. J'ai essayé de teindre avec l'Indigo à la façon du Pays, en corrigeant cependant quelques défauts qu'il m'a semblé trouver en eux. Je souhaiterois avoir réussi et être utile en quelque chose à la compagnie, car l'on prétend ici que si cette teinture se trouvoit aussi belle que celle de l'Amérique, elle en auroit fait un objet de commerce. Je vous en envoie un petit échantillon; vous jugerez de sa beauté en la comparant à celle des Isles. Vous me ferez plaisir si vous m'envoyez quelques graines nouvelles de cet Indigo, je serai plus en état de juger de la différence qui peut être entre celui-là et celui-ci, et décider en voyant les deux Plantes sur pied, si elles diffèrent seulement par la culture, et comme variété, ou si ce sont deux espèces différentes, car ici on leur donne cette dernière qualité. L'on dit qu'il se trouve ici une Plante nommée Orceil qui ressemble assez à la mousse, mais que l'on ne connoit que de nom, et qui donne une teinture d'un bel

scarlate: je souhaiterois si vous la connoissiez que vous m'indiquiez son genre et sa famille et dans quels terrains on peut la trouver. Le Contrayarva est une Plante que je crois avoir trouvé ou que l'on peut trouver ici, mais comme je n'en ai vu aucune description dans nos livres, je n'oserois l'assurer, son usage d'ailleurs n'étant point connu des nègres; ainsi si vous aviez quelque caractère de cette Plante, vous m'obligeriez infiniment de me le communiquer.

Je me suis dispensé d'aller à Gambie pour cause d'indisposition et outre cela pour attendre votre réponse afin de me décider; et bien m'en a pris, car les Anglois nous y font la guerre, et si je m'y étois malheureusement trouvé j'aurois été fait prisonnier comme les autres: c'est même ce contretemps qui occasionne le voyage du petit Batiment auquel je confie cette lettre pour vous. Je ne saurois trop vous répéter que Gambie est la Pays de l'univers le plus fertile et le moins connu, et qu'il n'est point de partie du monde aussi variée pour les productions et qui mérite plus nos observations que celle-là, et je me fais fort de découvrir à Gambie plus de 50 nouveaux genres au bout d'un an ou deux, car il ne faut pas rester longtemps dans un si mauvais air si l'on veut en réchapper. Je ne vous en dit pas davantage la-dessus; je vous laisse à penser quel avantage nous retirerions de la connoissance d'un pays aussi nouveau, et quelle obligation nous aurions à celui qui nous feroit conquête.

Je ne vous envoie rien par cette occasion non plus qu'à M^r de Réaumur, la Voiture n'étant pas des plus sûres; vous trouverez seulement dans ma lettre un petit papier contenant quelques gr(aines) d'un nouveau genre de Plante approchant de l'Exacum du fl. Zeyl.



Faites moi l'amitié s'il vous plaît lorsque vous me conseillerez de retourner en France, soit que ce soit par la 1^{ere} occasion, soit que ce soit dans quelques années, d'obtenir de la compagnie (chose très facile) une chambre pour moi dans le navire qui me transportera, même préférablement à tout autre employé qui se trouveroit aussi passager avec moi: car comme je suis ici des derniers arrivés, et que l'on a plus d'égard pour un ancien de la côte que pour un nouveau, l'on pourroit bien me frustrer dans mon attente, si cela n'étoit point spécifié.

Informez moi s'il vous plaît si M^r de la Brûle doit revenir ici et faites moi réponse au plutôt sur ce que je vous mande par la présente.

Je joins à votre lettre une pour ma chere Mere, que je vous prie de faire remettre à son adresse.

Je vous prie de renouveler mes civilités à tous vos amis, et de me croire avec respect et reconnoissance Messieurs

Votre très humble et
très obéissant serviteur

M. Adanson

Si vous pouviéz m'envoyer la connoissance du temps pour cette année vous me feriez plaisir.

Si vous et M^r De Réaumur jugiez qu'il fût à propos que j'observasse les variations de l'air, au Barometre, vous pourriéz lui en demander un que vous me feriez tenir.

A Monsieur
Monsieur de Jussieu, de l'Académie Royale des Sciences
rue des Bernardins.

A Paris